



Les gendarmes rétrogradèrent.

— Au moment où vous entriez, mon cher Julien, nous nous posions ces questions : — Quel est l'auteur de cet avis ? Qui concerne-t-il ?... Comment obtenir la réponse à ces questions ? Nous présumons que l'auteur de cette lettre est votre parent Rufin ; que ceux qu'il accuse sont les hôtes passagers de votre maison trop hospitalière et font partie de la basse domesticité de l'écurie et de la basse-cour. Le capitaine aura la franchise de nous dire s'il reconnaît parmi ces derniers des gens qui aient fait partie de sa troupe et c'est dans ce but qu'il est venu.

— Très bien, répondit Mirouël. A l'instant, si cela vous plaît, je vais réunir ma maison et vous interrogerez qui bon vous semblera. Mais une semblable mesure exige un certain temps, beaucoup d'individus sont disséminés à cette heure sur le domaine ; je crois donc pouvoir, en attendant, vous inviter, messieurs, à vous rendre chez ma fille.

Gaston se tourna vers Mandrin :

— Si vous y consentez, capitaine ?

— De grand cœur, répondit celui-ci.

Tous trois se dirigèrent aussitôt vers la chambre de M^{lle} Isaure.

Auprès de cette jeune fille se tenait la cousine Étiennelette qu'elle ahurissait des questions en apparence les plus étranges : — Qui êtes-vous ?... Étiennelette ?... Où suis-je ?... Comment le capitaine Mandrin se trouve-t-il chez moi avec le chevalier de la Tourette ? C'est inexplicable. Je les croyais brouillés. Que vient faire le capitaine ?...

Naturellement Étiennelette ne savait que répondre. Après avoir dit qui elle était et comment elle se trouvait à Montluizant :

— Peut-être, ajoutait-elle, ce capitaine est-il venu demander des nouvelles de votre santé ?

— Je ne suis pas malade.

— Non, mademoiselle, mais il vous souvient du jour où il vous découvrit dans un champ à demi-morte et vous fit apporter ici sur un brancard.

Étiennelette avait entendu dix fois sa cousine lui raconter ce fait, elle fut donc très surprise lorsque celle-ci lui répondit :

— Que me racontez-vous là, Étiennelette ?

— Mais ce que vous m'avez dit, mademoiselle. Un scélérat, pour vous voler vos boucles d'oreilles, vous avait assommée et laissée pour morte dans un champ.

— Oh ! je me souviens parfaitement de cet attentat, mais qu'est-il arrivé ensuite ? Je ne me le rappelle pas.

— Pardonnez, mademoiselle : de qui le tiendrais-je, si ce n'est de vous ? Au moment où vous repreniez connaissance est survenu le capitaine Mandrin qui a ordonné de vous transporter à Montluizant.

— En vérité... Quand cela?... Je ne m'en souviens plus. C'est étrange. J'ai beaucoup connu Mandrin autrefois au château de Roquairol... Ce n'est pas un brigand comme on le dit...

Elle parlait comme dans le délire. Son cerveau, encore troublé par la commotion qu'elle avait ressentie, ne coordonnait pas encore les idées qui y affluaient rapidement.

Sur ces entrefaites, son père se présenta avec Mandrin et Gaston.

Étiennette se retira.

A la vue du capitaine qui hésitait à s'avancer, elle sourit et lui tendant la main :

— C'est vous, capitaine ? A quoi dois-je le plaisir de votre visite ?

— Mademoiselle, répondit Mandrin en s'inclinant et en effleurant respectueusement de ses lèvres le bout des doigts de la jeune fille, ce n'est que dans une rencontre fortuite avec M. le chevalier que j'appris de lui à qui j'avais dû, à Grenoble, la vie et la liberté. Aussitôt je quittai ma troupe, alors dans le Vivarais, et j'accourus ici, mademoiselle, pour vous exprimer ma profonde reconnaissance.

— Mais, capitaine, ce que j'ai fait pour vous est tout simple : M^{lle} Mirouël s'est souvenue de votre dévouement pour M^{lle} de Chavailles.

A ces mots Mirouël et Gaston s'entre-regardaient avec étonnement.

Elle citait un fait antérieur à sa maladie. La mémoire lui était-elle rendue ?...

— Quoi ! chère enfant ! s'écria son père, te souviendrais-tu de ton séjour à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs ?

— Mais certainement, mon père. Comment aurais-je pu l'oublier ? Ah ! sans doute, je ne demeurai point longtemps près de ma pauvre mère, mais il ne s'est pas écoulé un jour sans que je prie pour elle.

— Et vous vous rappelez alors, ma chère cousine, notre première entrevue à Rives ?

— Mais je passe donc pour bien oublieuse ? Cet événement et ceux qui suivirent sont trop extraordinaires pour que l'on puisse en perdre la mémoire.

Des larmes de joie brillèrent dans les yeux du père.

Il jeta ses bras au cou de son enfant et lui prodigua les baisers.

Puis se tournant vers Mandrin :

— Ah ! ne dites plus, s'écria-t-il, que vous portez le malheur avec vous ! ma fille est sauvée, elle a recouvré la mémoire.

— Mais je l'avais donc perdue ? demanda Isaure avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

— Oui, chère enfant, reprit Mirouël. Depuis l'attentat du printemps dernier, tu avais perdu la mémoire des années écoulées. Mais, Dieu merci ! ce n'était qu'un malaise passager. Le souvenir du passé t'est rendu. Je t'en supplie, mon Isaure, ne t'affecte point de ce que je t'apprends là.

— Que voulez-vous, mon père ! Votre joie m'émeut et, bien que j'en sache la cause, je ne puis voir vos yeux s'emplier de larmes. Que s'est-il passé en moi ? je ne le sais. Peut-être ne me l'expliquerai-je jamais. Ainsi j'avais perdu le souvenir de mon enfance ?

— Oui.

— De ma mère ?...

— Hélas !

— Mais j'ai de suite reconnu le capitaine Mandrin, le châtelain de Roquairol.

— C'est en revoyant monsieur, dit Mirouël, que s'est opérée ta guérison. Mais ne te fatigue point à chercher l'explication des faits dont nous causerons plus tard à loisir.

— Oui, appuya Gaston, un peu de repos est en ce moment nécessaire à ma chère cousine. Capitaine, retirons-nous. D'ailleurs vous savez que j'ai de l'occupation à vous donner.

— Dès que vous aurez besoin de moi, messieurs, dit Mirouël, faites-moi appeler, je reste ici à votre disposition.

XXVI

L'INSTRUCTION

Cependant, selon les ordres donnés par le maître, tous les gens de la maison avaient quitté leurs occupations pour se réunir dans l'une des vastes salles du rez-de-chaussée.

Une sorte d'observatoire avait été improvisé dans le dessus de porte d'une pièce voisine, par lequel Mandrin pouvait voir sans être vu, et passer en revue toute la domesticité du château.

Auprès de lui Gaston attendait ses observations sur les individus à mesure qu'ils se présentaient. Contrairement à son attente, aucun des palefreniers, garçons d'écurie, hommes de peine, gardes, jardiniers, ne fut reconnu par le capitaine.

Lorsque parut Rufin :

— En voilà un, dit-il, dont la physionomie ne me revient pas.

— C'est le paysan de Saint-Ferréol, repartit Gaston, le parent de mon ami Julien.

— Tout ce que vous voudrez, chevalier, mais je crois me connaître en hommes comme en chevaux, et celui-ci ne serait point déplacé dans ma troupe.

— Nous lui avons tout d'abord attribué l'avis mystérieux, dit Gaston.

— Je ne l'avais pas vu. Quel avare ! Voyez cette face large, ces lèvres minces et serrées, ce nez en bec d'oiseau de proie, ces yeux enfoncés dont les regards seraient capables de vriller un coffre-fort.

— Il est vrai.

— Il faut le questionner, dit Mandrin, et s'il est possible, je resterai caché derrière un paravent pour assister à l'interrogatoire que vous lui ferez subir.

— Volontiers.

— Ne finassez pas avec lui ; le drôle doit être fort rusé. Poussez-lui quelques bons coups droits, qui l'étonnent et ne lui laissent pas le temps de chercher un mensonge. Pour obtenir la vérité d'un pareil homme, il faut la surprendre, ou la lui arracher.

Comme il achevait, parut Étienne.

— Ah ! voici sa femme, sans doute ?

— Oui, capitaine. Qu'en dites-vous ?

— C'est une assez jolie paysanne, comme il y en a tant, d'ailleurs, dans les montagnes du Puy-de-Dôme.

— Coquette, fit Gaston.

— Sans doute... mais son mari n'est pas homme à s'en plaindre, reparti Mandrin en riant. — Et ce grand sec à l'œil pâle ?

— C'est l'intendant.

— Il se tient éloigné de l'important Rufin et le regarde de travers. Serait-ce lui qui vous aurait écrit ?

— Le billet n'est point de son écriture et je crois qu'il aurait signé.

— Maintenant, chevalier, je pense que toute la maison est réunie.

— Il manque encore un homme ; ce vagabond blessé, recueilli et soigné à Montluizant.

— Ah ! oui ! fit Mandrin.

— Peut-être n'aura-t-il pu se traîner jusqu'ici, sur ses béquilles.

— Eh bien, en l'attendant, monsieur le chevalier, ne pourriez-vous interroger Rufin ?

— Voyons, dit le chevalier. Essayons.

Et il descendit de l'observatoire.

Dans un coin de la salle était replié un de ces élégants paravents dont la grandeur des appartements d'autrefois faisait un meuble indispensable..

Il le déplaça et passa dans la pièce voisine.

— Rufin, dit-il au garde, en attendant M. Mirouël, j'aurais quelques mots à vous dire en particulier.

Rufin parut flatté de cette attention et le suivit en jetant au « reste du monde » un regard de dédain.

Lorsqu'ils furent tous deux devant la cloison de satin qui les séparaient du capitaine :

— Rufin, dit Gaston, je vous remercie de m'avoir écrit.

— Comment cela ; monsieur le chevalier, fit Rufin tout ébahi.

— Vous ne m'avez pas écrit ?

— Mais non.

— Quelqu'un m'a envoyé un messenger avec une lettre qui m'engageait à revenir ici au plus vite.

Rufin baissa les yeux et ses sourcils noirs se joignirent.

Une inquiétude traversait son esprit. Gaston, qui l'observait attentivement, le remarqua.

— Vous devez savoir pourquoi, reprit-il.

— Moi ! fit Rufin avec vivacité, je ne sais ce que monsieur le chevalier veut dire.

— Votre cousin n'a point de secret pour moi ; c'est de sa part que je m'adresse à vous. Parlez.

— Mais je n'ai rien à dire.

— Ah !... vous manquez de franchise. Il se passe au château quelque chose d'extraordinaire, vous ne l'ignorez pas.

— Si je le savais, je serais le premier à en avertir mon cousin.

— C'est selon...

A ces mots, Rufin changea de visage et ne put dominer entièrement le trouble qui depuis un instant s'était emparé de lui.

Gaston poursuivit :

— Il s'agit d'un complot.

— Ah ! je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je connais déjà bien des choses...

— Moi je ne connais rien, monsieur le chevalier.

— A qui donc m'adresser si ce n'est au parent de Mirouël, à un homme qui doit lui être tout particulièrement dévoué ?

— Moi, monsieur, je ne sais rien de ce qui se passe au château, je suis toute la journée sur le domaine.

— C'est bien, Rufin, mettons que je n'ai rien dit. Vous pouvez retourner dans la grande salle.

— Monsieur le chevalier, je suis votre serviteur.

Et le garde s'éloigna, moins fier qu'il n'était entré, plus préoccupé surtout.

Lorsqu'il eut disparu :

— Eh bien, capitaine ? fit Gaston.

— Je n'ai rien à dire, monsieur, répondit Mandrin, si ce n'est que cet homme a un visage et un langage de traître.

— C'est un sournois.

— Pour le moins.

« Maintenant monsieur le chevalier, voyons donc si votre blessé est arrivé.

— Je vais m'en informer, capitaine.

.....

Brock, le blessé, venait d'entrer dans la salle de réunion. Il était guéri et avait remplacé ses béquilles par un simple bâton. A peine instruit du retour de Gaston, il s'était empressé de se rendre à son appel.

Il arrivait en se réjouissant à l'avance de l'accueil qui, dans sa pensée, attendait ses révélations.

Un soir, comme Étienne venait de lui porter quelques friandises de la part d'Isaure, elle avait laissé tomber son mouchoir. Brock s'en apercevant s'était hâté de la rejoindre pour le lui rendre. Il l'avait vue tout à coup se retirer avec son mari derrière un buisson. On sait combien Rufin, d'après les propos étranges de sa femme, lui était devenu suspect.

Les gens de son espèce sont dépourvus de délicatesse,— il s'était approché à pas de loup du massif de verdure et avait surpris l'entretien des deux époux.

— Ah ! te voici, Brock, fit Gaston, suis-moi ; j'ai à te parler.

Brock suivit le chevalier dans la chambre où Mandrin déjà dissimulé derrière le paravent pouvait l'entendre sans toutefois le voir.

Comme avec Rufin il engagea la conversation sans précautions oratoires.

— Mon brave homme, lui dit-il, les maîtres de ce château ont été très bons pour toi et je ne doute pas que tu leur sois reconnaissant.

— Monsieur le chevalier, vous dites vrai et je suis à même de vous prouver que je ne suis pas un ingrat.

— A la bonne heure.

— Vous avez reçu mon avis ?

— Ah ! c'est toi qui...

— Oui, monsieur le chevalier, c'est moi. Vous ne vous en doutez point ?

— Je l'avoue. Tu es un brave garçon et je compte sur toi pour savoir les noms des traîtres et leur complot.

— Je suis prêt à les dénoncer et à les confondre.

— A merveille, mon ami. Eh bien, quels sont donc ces ennemis mystérieux qui menacent la vie et la fortune de tes bienfaiteurs ?

— Je connais la gravité de ma dénonciation, car ceux que j'accuse ne sont pas les premiers venus et jouissent de beaucoup de considération.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.